

par Pénélope Galey-Sacks

*Si le grain ne meurt.*¹

Ma réflexion ici s'inspire d'un vers du texte *Dans le défilé* qu'Anne Mounic a pris pour le titre de son édition des poèmes choisis de Claude Vigée : *L'homme naît grâce au cri*. Ce titre en apparence simple est en fait loin de l'être. Il fait entrer en scène plusieurs concepts moteurs dans une interaction dynamique. D'abord *l'homme*, ensuite le verbe *naître*, le substantif *cri* enfin, sont mis en relation dans le poème de telle manière que l'homme – dans le sens universel d'être humain, comme dans sa singularité ou sa différence – est vite convié à réfléchir sur le concept de naissance, et cela dans et par la pleine conscience de son cri. Ainsi s'affirme chez Vigée la pulsion de vie en une volonté réfléchie de vivre, et que réitère chaque souffle poétique en la prolongeant dans la différence. L'être est toujours déjà là, mais toujours en attente de lui-même dans l'acheminement de ce qui lui est propre :

l'étincelle du cri
toujours caché
attend.²

Vers la parole par le souffle et le cri : l'homme naît

Heidegger commence son discours sur *L'acheminement vers la parole*³ en posant la question fondamentale : que veut dire l'être humain ? M'appuyant sur cette interrogation de base, je voudrais m'adresser à la suivante : qu'est-ce que *l'être-poète* et comment vient-il à conjuguer l'événement de naître avec le projet de l'être ? Le néologisme me permettra de réfléchir d'abord sur l'être spécifique du poète et, me servant ensuite de la paronomase, de glisser de l'être à la lettre, et de la lettre à la parole, et ainsi faire valoir la correspondance dynamique des termes. En outre, le concept d'*être-poète* est en soi fort intéressant puisque son émergence, voire sa naissance – au sens figuré de surgissement – constitue une affirmation qui tient de son contraire. Ne pas être, être, et l'être se retrouvent réunis dans le verbe *n-aitre*⁴, verbe particulièrement heureux pour décrire la dynamique de l'acte créateur dans ses lieux de manifestations et de silences alternés. Qui plus est, nous avons ici une préoccupation majeure chez Vigée dont les

1 André Gide, *Si le grain ne meurt* (1926). Paris : Gallimard Folio, 2013.

2 Claude Vigée, « Dans le défilé », in *L'homme naît grâce au cri, Poèmes choisis (1950-2012)*. Edition établie, présentée et annotée par Anne Mounic. Paris : Points, Seuil, 2013, p. 186.

3 Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole*. Paris : Gallimard, 1976, p.13.

4 Dans *Leçons de philosophie*, Beaufort nous rappelle que pour les Grecs, être « c'est déployer une présence exposée au danger de l'absence ». Edition établie par Philippe Foullaron. Paris : Seuil, 1998, t.1, p.82.

titres de recueils, tels *Délivrance du souffle* et *Tu dis pour naître*, nous en disent long sur une conception de la poésie qui fond en un seule et même mouvement la respiration de la vie et le rythme de la création.

Dans *Déchirure et invention de la parole*, Claude Vigée affirme que « les mots *sont aussi* la chair vivante de l'homme »⁵ (C'est moi qui souligne). C'est ainsi qu'à l'instar de la pensée judéo-chrétienne, il établit une filiation directe entre le mot et la chair. Mais, par la même occasion, il annonce et investit la conviction intime que le mot, qu'il soit prononcé ou écrit, porte l'empreinte de l'homme qui l'incarne : l'être et le devenir de la parole sont reliés entre eux dans une relation d'interdépendance au cœur d'un univers créateur complice.

Si cette idée est partagée par diverses philosophies, comme par des critiques et des créateurs, la pensée de Vigée se singularise par l'importance et l'envergure qu'il lui donne. Pour lui, nulle rupture entre la voix et le vécu. C'est le poète qui fait vivre le langage et le langage qui fait vivre le poète. Si le poète fait vivre les mots, ce sont à leur tour les mots qui le font vivre. Ainsi, l'homme vit et respire par son dire ; c'est la voix du poète et la voie de la vie qui s'instruisent dans un aller-retour continu ; c'est enfin l'être et son dire, son *ex*-pression qui se renvoient dans une réciprocité créatrice d'autant plus décisive qu'elle détermine les choix du poète. Comme le dit Anne Mounic, « le poème constitue un mode de relation, de participation [au monde] »⁶. Lire Vigée revient alors à partager cette double articulation de la naissance conjointe du poète et de l'homme, puisque l'une comme l'autre collabore avec le poème dans le processus de « se trouver » et, suivant *L'extase et l'errance*, amène la reconnaissance de l'*être-poète* par lui-même : « [...] chez moi, l'expérience personnelle s'est très vite changée en une *aventure de la parole*. Dans l'alternance présence-absence, la difficile réalité de mon existence (...) s'est [ramassée] dans la vérité cristalline de la poésie. »⁷

Mais qui dit voix et vérité chez Vigée est obligé de passer par ce cri que « Dans le défilé » annonce comme constitutif de l'œuvre. En effet, en poursuivant l'interrogation de cet univers poétique, toujours par le biais du titre du recueil, on voit que les concepts d'être, de naître, et de parole sont, chez Vigée, directement reliés à ce cri qu'il valorise lui-même au point de le placer au centre de son existence d'homme et de créateur : c'est « grâce à » ce cri que la naissance a lieu. Sur le plan le plus élémentaire, le cri du nouveau-né est la toute première manifestation de l'être. De même, celui de Vigée est le *sine qua non* de son existence d'*être-poète* : on l'entend comme le cri prophétique qui existe en amont de la parole, et l'annonce comme celle vers laquelle l'homme et le poète s'acheminent de concert.

Dépassant le sens premier de « son perçant », ou « puissant », émis par une voix, le cri est entendu ici dans le sens métaphorique de *discours puissant* et s'oppose alors au chuchotement, ou au silence, voire au discours qui se perd dans l'informe, sinon dans l'informulé. Le discours « informe », ou « informulé » est en effet tout le contraire d'une parole, et *a fortiori* de la parole poétique dont la portée tient autant de la forme que du message qu'elle articule. Le cri chez Vigée, lié à la fois à l'exil de l'homme et à l'exigence de la parole, se positionne alors comme pierre angulaire de sa création, de son articulation et de sa cohérence mêmes. Dans le souci de rester fidèle à son œuvre, et à la pensée qui l'anime, disons que le cri s'entend désormais dans les deux sens, littéral et figuré, comme une intensification de la parole. D'ailleurs, pour Vigée, le cri possède une signification accrue grâce à sa réflexion toujours en dialogue avec

5 Claude Vigée, *Apprendre la nuit*. Paris : Arfuyen, 1991, p. 79.

6 Anne Mounic, *La poésie de Claude Vigée : Danse vers l'abîme et Connaissance par joui-dire*. Paris : L'Harmattan 2005, p. 17.

7 Claude Vigée, *L'Extase et l'errance*. Paris : Orizons, 2009, p. 190.

l'écriture hébraïque. Dans *L'extase et l'errance*, il explique comment « l'image [y] est destinée à la parole »⁸. Du fait que c'est la « voyelle invisible » qui donne sens à ce qui est aux origines de la parole elle-même, c'est alors – et suivant cette logique – « la parole qui valide l'image », c'est-à-dire lui « donne sens... et la justifie »⁹.

Mais bien avant cette théorisation, qui trouve une belle justification dans la spécificité de la langue hébraïque, se trouve une raison d'être d'ordre existentiel à mon sens plus importante. Sensible au potentiel tragique de son destin intime, l'homme jeune qu'est le poète naissant, s'ouvre consciemment au flux de la vie, à toutes ses sources d'émotion, ses déceptions comme ses promesses, et se rebaptise, comme on le sait, en se choisissant un nom qui affirme sans détours le désir de vie. Le cri de vie, que le poète rassemble en un seul et vaste projet, celui qui jette un pont entre le passé et le futur, c'est lui qu'il fait converger dans le cri unique : *Vie J'ai*. Suivant cette philosophie, l'être serait un projet toujours en devenir, la somme de ses manifestations passées et futures, son propre vécu et le peut-être de ce vécu : l'existence de l'homme est une quête permanente et la saisie de son être serait vraie dans le seul instant qui le voit naître. De ce fait, la vérité recherchée serait plus fugace encore que l'instant qui la fait vibrer.

Cette idée fondamentale, nous la retrouvons chez François Cheng qui, en la situant dans une philosophie autre, nous montre à quel point les différentes réflexions sur l'être s'interpellent dans un espace-temps partagé, et par là s'intègrent à une pensée universelle qu'à leur tour elles nourrissent : « ...nous disons oui à l'ordre de la vie. C'est là *rejoindre* d'une certaine façon, quelles que soient notre éducation et nos convictions, *l'intuition du Tao*. La Voie, cette gigantesque marche orientée de l'univers vivant, nous montre qu'un *Souffle de vie*, à partir de Rien, a fait advenir le Tout. »¹⁰ Selon cette pensée, la création serait alors une respiration au même titre que l'existence et l'expérience. C'est elle, ou ce que Vigée nomme le *respir*, qui fait vivre la voix, qui capture et éternise l'énergie de l'être, de ses multiples naissances en cours, les flux et reflux « de son âme profonde »¹¹ en infinie résonance. Mais encore, ce terme employé par le poète est bien plus complexe qu'il n'apparaît au premier regard, car c'est bien le *respir* aussi qui relie l'être primitif à l'archaïque, au passé lointain, comme au passé récent. C'est bien lui aussi qui, avec le concours de ce que le poète nomme « l'oreille ouverte », ramène tous les passés-présents et les présents-futurs sur le chemin d'écoute où se retrouvent les instants de l'être à-venir. C'est ainsi que vers l'âge de quatre-vingt ans Vigée présente le printemps éternel de sa « Vocation du poète » comme :

Toujours reverdissant ...

[...]

tous nos poèmes entrelacés rêvent d'être le murmure

d'une vaste souccah au clair de lune qui danse

[...] *ouvert à tout vivant* !¹²

- 199 -

L'accueil de la vie et l'importance du souffle se manifeste ici comme une lame de fond discrète mais persistant dans cette belle métaphore qui réunit en un seul mouvement la vie, le vivant et le souffle du vent de la vie.

8 Claude Vigée, *L'Extase et l'errance*, op. cit. pp. 20-21.

9 Ibid., p. 21.

10 François Cheng, *Cinq méditations sur la mort*. Paris : Albin Michel, 2013, pp. 17-18. C'est moi qui souligne.

11 Claude Vigée, *La Faille du regard*. Paris : Flammarion, 1987, p. 99.

12 Claude Vigée, « Vocation du poète », in *L'homme naît grâce au cri, Poèmes choisis (1950-2012)*, op. cit., p. 263.

Ainsi, prenant appui sur le poème et avec le concours du « cri », le *respir* se constitue en parole et s'inscrit sur la portée de l'être et de son expression intime. A tous moments, il y a équivalence et cohérence des univers poétique et existentiel. Pour le poète, la parole est ce qui porte « l'expérience de la vie même » : elle est à la fois naissance et renaissance, exil et retour, souffle et cri ; elle est la demeure du poète, la condition de possibilité de son existence, telle qu'elle se prolonge dans le poème, voire dans la création. Le verbe naître, dont on a déjà relevé l'importance, est alors riche de sens : tout en gardant le sens premier de « ce qui vient au monde », il se rapporte à un principe dynamique et continu, celui où l'être s'achemine sans cesse vers lui-même dans un parcours empreint de sa propre entéléchie. Autrement dit, c'est dans et par ses *re*-naissances successives que le poète appose à l'instant le sceau de sa propre découverte de soi, ce qui lui confère sa valeur gravide, et nous renvoie par la même occasion à la racine indoeuropéenne du latin « *essere* » (être) : « se trouver ». La singularité de ce que j'appellerai désormais *L'Instant-gravide* vient alors de ce qu'il n'est pas l'analogie du moment ordinaire, celui qui s'intègre au chaînon de moments successifs dans une chronologie vectorielle. Au contraire, il est le fruit de tous les autres instants qui, à son instar, refondent l'être en le prolongeant à chaque fois dans une plus riche plénitude historique et poétique. De même que l'entend François Cheng, il sortirait comme un « faisceau de lumière » de la conscience pour devenir une de ces présences lourdes qui cristallisent l'instant dans l'instance de l'être. Car « l'instant *est* une instance de l'être où notre incessante quête rencontre soudainement un écho, où tout semble se donner d'un coup, une fois pour toutes. C'est une telle expérience privilégiée que traduit l'expression paradoxale [de Nietzsche] 'instant d'éternité' »¹³, oxymore éloquent qui explique comment *L'Instant-gravide* entérine la durée dans le projet singulier de l'individu par l'alliance du fugace et de ce qui perdure.

Comme le suggère le titre du recueil *Délivrance du souffle* et ses deux longs poèmes, « Noyau pulsant » et « Dans le défilé »¹⁴, la trouvaille dont il est question dans ces *Instants-gravides* implique la naissance conjointe et rythmée de soi-même et de son cri, et cela depuis l'océan d'une parole-mère. Mais la singularité de cette mise au monde est qu'elle est renouvelée par les *Instants-gravides* qui surgissent tout au long de l'Odyssée de l'existence du poète. Car pour Vigée, le secret de la vie tiendrait paradoxalement au pouvoir de l'oublier afin de pouvoir toujours la redécouvrir « pour naître à chaque instant »¹⁵ [...] « Par l'eau-mère du temps »¹⁶. Dans ce message encrypté, Vigée part « à l'affût » non pas de *la* parole, mais « d'une parole »¹⁷, conférant ainsi à celle-ci à la fois le statut libre d'expression humaine avec laquelle il peut s'identifier, et le statut d'une mère/mer à laquelle il s'adresse comme à une muse ayant le pouvoir de faire naître le temps, c'est-à-dire cet *Instant-gravide* dans lequel habitent en symbiose l'homme et le poète.

D'entrée de jeu, le titre paradigmatique du recueil ouvre la lecture à ses possibilités multiples : délivrance et naissance de soi et de la parole marchent de pair. De même que le souffle précède, accompagne et prolonge ce premier cri annonciateur de vie, de même les cris successifs délivrent la parole du poète et participent à sa

13 François Cheng, *Cinq méditations sur la mort*, op. cit., pp. 50-51.

14 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri, Poèmes choisis (1950-2012)*, op. cit., pp. 165-173 et 174-186.

15 *Ibid.*, p. 185.

16 *Ibid.*, p. 186.

17 *Ibid.*, p. 180.

construction. « Noyau pulsant » est alors particulièrement pertinent dans une discussion sur la philosophie Vigéenne centrée sur le cri. Ce long poème, qui se lit comme l'accouchement du langage dans le théâtre de la parole, unit le rythme régulier du cœur et celui de la respiration dans une association où la bouche, le cri, la langue, l'haleine, et le souffle sont tour à tour conviés dans la taille et la gravure de la stèle, dans la naissance de la parole (« parole issue de l'acte »), dans la mise au monde du poème (« L'arbre du cri respire (...) il vit... »). Ce qui nous interpelle ici est la réinvention de la métaphore clé de l'arbre de vie, devenu « arbre *du* cri » : chaque cri, à l'image de la feuille, devient alors unique et porteur de vie. Mais il y a plus : souffle, respiration et cri sont les principes actifs de toute parole vivante, de cette parole qui parle dans le « noyau pulsant » de l'être et du poème, qui s'entend pulser comme le cœur du monde : « J'entends battre le sang du monde », dit-il dans « Loi du poète »¹⁸. Langue et lèvres œuvrent avec la bouche pour façonner le poème, et l'haleine pour le sculpter. La langue est alors langage, mais aussi le stylet qui met en relief lettres, mots et images, qui délivrent enfin le « torrent du cri enseveli ». Dans son épigraphie, le poème devenu stèle est alors une page de pierre fixée au sol de l'existence, une « grappe d'éternité » dans la parole du temps.

Au seuil de l'être demeure le poème : « Demain la seule demeure »

Nous venons de voir que le jumelage de toutes ces notions – mot, voix, souffle, cri et parole – est particulièrement pertinent chez Vigée, lui qui pose la question de ce qui arrive lorsqu'on vit, et de se répondre : « Rien n'arrive, sinon : être présent au monde », et de poursuivre : « être présent au monde, c'est aussi être absent du monde », c'est-à-dire être entièrement à soi et en soi, pour se voir et s'entendre exister dans cette danse de la vie... [cette] aventure de la parole »¹⁹. Cette présence contradictoire, faite d'absence et de présence articulés dans le souffle rythmé du *respir*, trace un parcours dans le monde, parcours dont le poème éclaire le chemin, mais parcours élu, car l'homme « choisi(t) son être dans le temps, dans le monde réels » (« Fais retour au lieu nu »²⁰). Et encore, dans *L'extase et l'errance*, Vigée précise que la *parole dite* est unique puisqu'elle nous « vient du souffle qui se renouvelle avec (l'homme singulier) à chaque instant »²¹. C'est donc par le souffle rythmé que l'homme s'achemine vers son être et vers l'être de sa propre parole, et c'est grâce à lui que l'homme et le langage sont conviés tout deux à participer au « défi du poète » et rencontrer ce lieu où s'affrontent ses énergies paradoxales, lieu qui est « la source rayonnante et noire de tous les moi » (« Le défi du poète »²²).

Dans cette perspective, où la parole Vigéenne s'articule au *respir* en se présentant à la fois comme origine et aboutissement du cri de l'être et de l'œuvre, le processus obligé d'acheminement vers elle prend une importance particulière. Selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, la parole – au sens de « pensée », ou de discours exprimant une pensée – est une expression verbale dont le contexte implique le remarquable (Rey, 1180). Telle que l'évoque Heidegger, elle aurait aussi quelque chose de sacré, de singulier, ne serait-ce que dans son rapport à la création. De mystique et de mystérieux aussi, suivant le sens précis que l'on désire lui conférer. C'est pourtant ici

18 *Ibid.*, p. 157.

19 Claude Vigée, *L'Extase et l'errance*, *op. cit.* p. 190.

20 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri, Poèmes choisis (1950-2012)*, *op. cit.*, p. 153.

21 Claude Vigée, *L'Extase et l'errance*, *op. cit.* p. 19.

22 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri, Poèmes choisis (1950-2012)*, *op. cit.*, p. 244.

que la pensée de Vigée s'écarte radicalement d'une conception heideggérienne de la Parole et de son identification avec la création en inversant son rapport à l'homme. Pour le philosophe, la parole arrive à son plein statut de Parole lorsqu'elle existe dans un *en soi* et *pour soi* en dehors de toute origine ou de lien, ainsi dans une autonomie existentielle absolue. Pour le poète par contre, parole et respiration, conjugués tous deux dans un processus créateur dynamique, assurent une compénétration du vivre et de l'écrit, de la voix et du signe, de l'universel et du particulier, voire du singulier. Dans leur acheminement vers l'*être-poète*, c'est-à-dire vers le dire du poète et de l'homme, il est question pour Vigée, comme on l'a vu, non pas de la Parole, mais d'une parole, celle qui reste au niveau simple de l'être dans son expression la plus humaine (voir plus haut mes remarques sur « Dans le défilé »). Partant, c'est très exactement dans ce sens-là que j'entends la parole dans mon dialogue avec sa poésie.

Cette parole simple et humaine, dont la dynamique s'ouvre sur le monde, nous parle de l'homme et de sa conception de la poésie à travers son écriture. A l'instar de Gaëtan Picon, nous pouvons dire que « le langage parle de l'homme et de son rapport au monde ; mais n'en parle qu'en fonction du mouvement qui est le sien. L'ordre du langage ne supprime pas notre relation au réel, mais la détermine »²³.

C'est très exactement dans ce sens-là que la philosophie du cri chez Vigée permet d'identifier le poème et sa parole non pas comme un lieu où l'homme s'installe, mais à l'inverse, comme un événement qui crée et prolonge l'être du poète dans la matérialité de l'objet et dans l'immatérialité spirituelle d'un hors temps, c'est-à-dire dans *Le* présent et en même temps dans *Un* présent indéterminé. De fait, Vigée nous dit être mû par le désir d'infini, désir nourri par la conscience d'un parcours d'exilé et par l'engagement dans le chemin de sa propre existence, car dans cette « Matrice souterraine » qu'est sa vie propre, « le cri de naître est partout, et le lieu du sens nulle part » (« Hors des matrices du ciel »²⁴). De cette manière, il se crée une tension permanente – car elle se perpétue – entre l'être-là du présent et le peut-être de demain, entre l'être tendu vers la vie sous forme d'intention, et celui qui rassemble en l'instant donné celui qu'il a été.

Savoir créer l'instant à-venir revient à savoir recréer l'être de soi dans un aller-retour sans cesse renouvelé entre passé et présent, car ce qui n'est pas encore contient ce qui est et, comme Vigée nous le dit, pour lui, « demain [est] la seule demeure »²⁵. L'homme existe ainsi sous forme de projet tendu vers un « après... » qui lui appartient de découvrir et de faire valoir. Dans le poème intitulé « Tu dis pour *naître* »²⁶, par exemple, la métaphore filée fait passer de la naissance à l'essence (Tu dis pour *être*) et du *dire* au *chant* (tu dis pour ...) Ainsi, grâce à la paronomase, ne pas être, être, et naître s'articulent comme dans la pensée commune d'une fe-n-être qui s'ouvre sur l'horizon de l'existence comme sur le *champ* de cette création intime où se rejoignent l'espace et le temps dans la respiration ouverte du cri, dans cet « orage à mille têtes » qui souffle de ses mille voix, dans le haut lieu du *respir*. Mais, comme on l'a dit plus haut, la position que prend le poète dépasse celle d'un simple projet : elle est celle de l'exilé qui se cherche dans le temps et l'espace de la création.

23 Gaëtan Picon, *L'Usage de la lecture*. Paris : Mercure de France, 1973, p. 9.

24 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri, Poèmes choisis (1950-2012)*, op. cit., p. 195.

25 *Ibid.*, p. 217.

26 *Ibid.*, p. 91.

Depuis la porte de l'exil, depuis cet « Exil de la parole », et qui est aussi paradoxalement « exil de la présence » (« West End »²⁷) le poète nous dit que si « chaque homme est en exil dans le désert du temps », l'homme ne peut se reconnaître que dans cet exil. Exil donc fait d'absences et de présences, exil qui, dans « Fais retour au lieu nu », « nous apprend » à nous émerveiller que de ce qui est »²⁸. Parce que la vérité du poète est partout et nulle part, parce que : « Toute terre est exil, Toute langue étrangère. »²⁹ Les départs et les retours, les temps élastiques, les chemins isolés de l'homme et du poète sont alors habités du désir d'échapper à l'exil, de chercher son vrai lieu dans une parole qui, en fin de parcours, se transforme en « fuite et feuille sans racine » (« Vers Canaan »³⁰).

Vers le démonique : extase et errance

C'est surtout à partir de « L'acte du bélier », me semble-t-il, que le poète arrive à la pleine conscience que sa vie d'exil est faite dans le paradoxe d'une seule et longue naissance, comprenant les cycles répétés de vie, de mort, de vide et de plein. La Mort symbolique de l'homme et la naissance du poète vont de pair. Le recueil débute avec l'essai maître « Fais retour au lieu nu »³¹ où s'exprime, comme dans un manifeste de l'être, de naître, et du lieu, le sens même de l'existence comme un voyage paradoxal, un voyage à rebours, mais aussi tendu vers l'avant. Il s'agit d'une suite de naissances renouvelées à chaque instant comme autant d'étapes vers lesquelles le poète évolue dans un mouvement prolongé à jamais, mais toujours à partir de l'exil dont il mesure incessamment la portée. Dans cet acheminement vers Sa parole, il s'agit pour le poète de « choisir son être dans le temps, dans le monde réels », mais aussi de le cristalliser dans et par l'acte poétique. Ceci est alors un moment décisif, car il est « le seuil précaire de la manifestation » de soi dans le monde. De fait, au seuil de l'être, l'artiste cherche à voir clair en lui, comme dans l'histoire de sa civilisation. De cette clarté, ou de cette vérité, il attend une sorte de mot d'ordre pour son œuvre à venir, « où doivent coïncider son être premier et son expérience accidentelle dans le monde, son « origine et son faire dans le temps actuel »³². Ainsi, au seuil de l'être demeure le poème, déterminant et délimitant cet instant d'éternité qui ancre le poète dans sa propre existence et dans l'avenir de sa parole.

Vigée parle dans ce même essai-manifeste de la nécessité d' « Atteindre le foyer de sa personne et de sa vie historique » et de « s'en servir comme d'une source d'énergie sacrée ». Cela revient à dire que le poète élit son être et le façonne, comme s'il était à la fois un trajet dans l'espace et un programme dans la durée. Ainsi donne-t-il sens à l'existence et sens à la renaissance qui crée les conditions d'être de cette existence. Naître, *re*-naître et être se rejoignent alors dans un seul et même élan où se perdre et se retrouver s'inscrivent sur la même ligne de force. Ainsi encore, tout est toujours « retour au lieu nu », retour au lieu d'exil, ce lieu où demeure l'âme du poète, ce lieu de naissance de la parole en personne. Et c'est seulement à partir de ce retour que l'ancrage dans le *présent-à-venir* est possible, car, chez lui, l'exil est vite devenu la condition de possibilité du souffle créateur, de son existence d'homme et de poète.

27 *Ibid.*, pp. 59-60.

28 *Ibid.*, p. 153.

29 *Ibid.*, p. 125.

30 *Ibid.*, p. 125.

31 *Ibid.*, pp. 153-155.

32 *Ibid.*, p. 154.

A ce propos, les titres des recueils sont éloquents : *Canaan d'exil* ; *Délivrance du souffle* ; *Le poème du retour* ; *Pâque de la parole* ; et enfin, *Chants de l'absence*, dans lequel la paronomase permet de passer du *champ*, ou lieu de l'exil, au chant du poème, reliant ainsi l'espace au cri, l'espace au souffle, l'être, et le lieu métaphorique de son déploiement, c'est-à-dire la parole. De même que les titres des recueils, ceux des poèmes individuels sont tout aussi importants : « Toute la vie demeure » ; « Destin du poète » ; « Hors des matrices du ciel » ; « Demain la seule demeure », pour n'en citer que quelques-uns. C'est en quelque sorte le poème qui apprend au poète ce que c'est que la Vie et comment la saisir. C'est encore le poème qui joue du visible et de l'invisible, qui font surgir de l'exil – celui du poète dans l'univers de sa création et dans l'univers réel – les mondes alternés du désir et du désespoir, comme le « Regret souriant »³³ d'un Baudelaire révolu.

Au fil de ce dialogue mené avec les poèmes de Vigée, force est de constater que son univers tient son énergie spécifique d'une dynamique des contraires qui s'équilibrent dans et par leur coexistence. Ce sont autant d'élans vers l'avant et vers l'arrière qui animent sa parole, autant de paradoxes qui habitent le discours d'exil, autant d'hiers et de demains qui dansent avec la même voix, sur le même chemin. Si le « cri de naître est partout », le « lieu du sens » est « nulle part »³⁴, car l'errance côtoie l'extase et le retour dans un lieu d'accueil qui fixe l'exil sans en changer la nature profonde. *L'Instant-gravide* creuse la terre du déraciné « avec la vie dansante du corps »³⁵. La source « de tous les moi » est à la fois « rayonnante et noire » dans cet affrontement de forces opposées. Ce que le poète appelle « le rythme salvateur de l'esprit », qui est le rythme alterné du *respir*, opère à chaque instant comme une transfusion entre le poète et tous les instants porteurs de son existence. Il se produit alors une réactualisation constante, d'une part de tous les instants porteurs d'une vie et, d'autre part, de cette énergie complexe surgie de la rencontre dynamique des puissances de vie contraires, et que Goethe nommait le *démonique*. L'importance du moment présent joue un rôle central dans cette philosophie de l'existence chez le poète allemand qui, on le sait, fut formateur pour Vigée. Pour Vigée, et à l'instar de Goethe, le démonique est l'expression même du rythme de l'énergie vitale dans son oscillation ininterrompue entre un passé « de fait », ressentie comme autant d'instantanés présents qui s'éternisent, et un demain fait de « peut-être » et qui, à l'intérieur de son espace paradoxal, crée l'énergie vitale de cette mémoire *à-venir* au cœur de son œuvre.

Tout est toujours maintenant

Au terme de cette réflexion, reste à se demander comment parler au juste du devenir de Claude Vigée, lui qui a toute une œuvre derrière lui et dont on peut désormais dire qu'il est arrivé à cet état d'être que j'ai appelé tantôt *l'être-poète*. La réponse, quoique évidente, mérite d'être donnée : le devenir de notre poète est accouplé au devenir de sa parole poétique, car il s'agit bien d'une parole dont le discours finement articulé nous donne à lire l'histoire d'une vie, mais aussi, et plus précisément, d'une pensée cohérente jusque dans ses paradoxes et qui agrandit l'homme et le verbe qu'il emprunte pour se faire entendre et exister dans une parole singulière.

33 Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*. Paris : Garnier, 1961, p. 189.

34 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri, Poèmes choisis (1950-2012)*, op. cit., p. 195.

35 *L'Extase et l'errance*, op. cit. p. 17.

En guise de conclusion, disons simplement de la poésie de Claude Vigée ce que dit Paul Claudel des marionnettes du Bounraku japonais : « Ce n'est pas un acteur qui parle mais une parole qui agit »³⁶. C'est une parole « qui pousse » sur « l'arbre du cri », ce cri qui exprime la vie dans tout ce qu'elle a de plus présente, de plus active, même au plus lointain de ses retranchements, et surtout au plus fort de son exil :

C'est toujours quelqu'un d'autre
le Toi silencieux qui parle en moi-même³⁷

Disons aussi, mais cette fois avec lui : « A la limite rêvée, l'art et la vie, l'écriture et la voix convergent. Alors « poésie et vérité », comme le voulait Goethe – mais le temps d'un éclair seulement, à la fine pointe du désir. »³⁸ Et demandons-nous enfin : qu'est-ce que la « fine pointe du désir », sinon la vie qui recommence, qui renaît à chaque instant, décisive à chaque souffle...



36 Paul Claudel, *L'oiseau noir dans le soleil levant*. Paris : Gallimard, 1929, p. 87.

37 Claude Vigée, « Destin du poète », in Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri, Poèmes choisis (1950-2012)*, *op. cit.*, p. 104.

38 Claude Vigée, *L'Extase et l'errance*, *op. cit.* p. 190.

